

SERGE AIMÉ COULIBALY

Serge Aimé Coulibaly est né en 1972 à Bobo-Dioulasso, capitale économique du Burkina Faso. En 1993, il intègre la compagnie Feeren dirigée par Amadou Bourou qui le distribue dans une pièce deux mois après son arrivée. Doué, il multiplie les expériences en tant que danseur et commence à créer ses premiers spectacles. En 1998, il chorégraphie la cérémonie d'ouverture de la Coupe d'Afrique des nations de football. En 2001, il rallie l'Europe où il croise la route de Nathalie Cornille à Lille et de Claude Brumachon à Nantes avant de rejoindre la Belgique et les ballets C. de la B. où il est remarqué dans *Wolf* d'Alain Platel et *Tempus Fugit* de Sidi Larbi Cherkaoui. En 2002, il fonde la compagnie Faso Danse Théâtre et chorégraphie son premier solo, *Minimini*. Depuis, il a créé neuf pièces parmi lesquelles *A Benguer* (2006), *Solitude d'un homme intègre* (2007) et *Nuit blanche* à *Ouagadougou* (2014). Regards critiques sur l'Afrique contemporaine, l'Occident et leur histoire commune, les spectacles engagés et parfois qualifiés de visionnaires de Serge Aimé Coulibaly interrogent en temps réel les espoirs de la jeunesse africaine qu'il accompagne jusque dans ses révolutions.

Et...

FOCUS AFRIQUE SUBSAHARIENNE

The Last King of Kakfontein – Boyzie Cekwana, du 17 au 23 juillet, La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon
Dream Mandé - Djata – Rokia Traoré, du 21 au 24 juillet, Cour du musée Calvet
Femme noire – Angélique Kidjo, Isaach De Bankolé et leurs invités Manu Dibango, Dominic James et MHD, les 25 et 26 juillet, Cour d'honneur du Palais des papes

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Finding Fela! de Alex Gibney, suivi d'une rencontre avec Serge Aimé Coulibaly, le 22 juillet à 14h, Utopia-Manutention

ATELIERS DE LA PENSÉE

Dialogue artistes-spectateurs avec Serge Aimé Coulibaly, le 23 juillet à 16h30, Site Louis Pasteur Supramuros de l'Université d'Avignon

ÇA VA, ÇA VA LE MONDE ! - RFI

KALAKUTA REPUBLIK

Une immobilité comme une introduction avec au plateau six danseurs. Bientôt sept. Et de ce chiffre qui pourrait poser un ordre et définir un absolu éclatent des courses effrénées et des marches sans fin comme autant de métaphores rageuses d'une urgence de vivre... La scène prend alors les allures du Shrine: lieu mythique et hybride, à la fois temple et boîte de nuit, où Fela Kuti chantait l'espoir et la révolte après avoir prié avec ses spectateurs. Pour *Kalakuta Republik*, Serge Aimé Coulibaly, chorégraphe d'origine burkinabé, s'inspire de la musique et de la vie sulfureuse du musicien et chanteur nigérian, artiste engagé qui, d'une scène-tribune, a dénoncé avec rage la corruption du pouvoir, le sexisme, les inégalités et les multinationales. *Kalakuta Republik* est le nom qu'il avait donné à sa résidence, située dans la banlieue de Lagos. Un lieu qu'il considérait comme une république indépendante. Porte-voix de la contre-culture en Afrique de l'Ouest, Fela Kuti, sa personnalité, son engagement, ses révoltes et son *afrobeat* révolutionnaire sont au cœur de l'inspiration de ce spectacle qui revient sur l'immense désir de liberté de la jeunesse burkinabé aujourd'hui. *Kalakuta Republik* n'est ni une biographie de Fela Kuti ni un spectacle musical avec l'œuvre du musicien. C'est une recherche sur la position d'artistes engagés dans notre société actuelle. Pour Serge Aimé Coulibaly, la danse est une marche et la marche est transformation: « les marcheurs qui arrivent dans un pays participeront à la construction de ce pays pour longtemps. C'est la réalité de l'humanité, son espoir. »

Fela Kuti's politics were at the heart of his music. They also serve as inspiration for this show, conceived as a long march and a call for transformation.

LES DATES DE KALAKUTA REPUBLIK APRÈS LE FESTIVAL

- les 8 et 9 août 2017, Theaterfestival Boulevard, Bois-le-Duc (Pays-Bas)
- les 11 et 12 août, Tanz im August, Berlin
- du 17 au 19 août, Internationales Sommerfestival Kampnagel, Hambourg
- le 27 septembre, Les Francophonies en Limousin, Limoges
- les 3 et 4 octobre, Vooruit Arts Centre, Gand (Belgique)
- les 6 et 7 octobre, Torinodanza Festival, Turin
- le 10 octobre, Tandem Douai Arras Scène nationale, Douai
- le 15 octobre, One dance week Festival, Plovdiv (Bulgarie)
- le 18 octobre, Cultuurcentrum Brugge, Bruges
- le 21 octobre, Stadsschouwburg - Utrecht
- du 25 au 27 octobre, Onassis Cultural Centre, Athènes
- le 13 janvier 2018, La Filature Scène nationale, Mulhouse
- du 16 au 19 janvier, Le Tarmac, Paris
- le 20 janvier, La Ferme du Buisson Scène nationale de Marne-la-Vallée, Noisiel
- le 3 février, Théâtre de Cornouaille, Scène nationale de Quimper
- du 6 au 8 février, La Coursive Scène nationale, La Rochelle
- le 10 février, Le Volcan Scène nationale, Le Havre
- le 15 février, Le Manège Scène nationale, Maubeuge
- le 24 février, Stadsschouwburg, Groningue (Pays-Bas)
- le 28 février, Zuiderstrand Theater, La Haye
- les 7 et 8 mars, Théâtre de Namur (Belgique)
- le 10 mars, Rotterdamse Schouwburg, Rotterdam
- du 13 au 15 mars, La Rose des Vents, Scène nationale, Villeneuve-d'Ascq
- le 16 mars, Stuk Kunstencentrum, Louvain (Belgique)
- le 20 mars, L'Apostrophe Scène nationale Cergy-Pontoise et du Val d'Oise
- le 23 mars, Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine
- les 6 et 7 avril, Teatro Central, Séville
- le 11 avril, Teatro Alhambra, Grenade
- les 17 et 18 avril, Pôle Sud CDCN, Strasbourg
- les 12 et 13 juin, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg

71^e
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.



FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA17

#KALAKUTAREPUBLIK
#SERGEAIMÉCOULIBALY
#CLOÎTREDÉSCELESTINS

Feuille de salle disponible en anglais auprès de nos agents d'accueil
Ask our staff for an English version of this leaflet



Peinture © Ronan Barrot. Licences Festival d'Avignon : 2-1069628 / 3-1069629

CRÉATION 2017

KALAKUTA REPUBLIK

SERGE AIMÉ COULIBALY

19 20 21 22 | 24
25 JUILLET À 22H
CLOÎTRE DES CÉLESTINS

KALAKUTA REPUBLIK	CRÉATION 2017
SERGE AIMÉ COULIBALY Bobo-Dioulasso – Bruxelles	
durée 1h30 entracte compris	

Avec Marion Alzieu, Serge Aimé Coulibaly, Ida Faho, Antonia Naouele, Adonis Nebié, Sayouba Sigué, Ahmed Soura

Chorégraphie Serge Aimé Coulibaly

Musique Yvan Talbot

Dramaturgie Sara Vanderieck

Scénographie et costumes Catherine Cosme

Lumière Hermann Coulibaly

Vidéo Ève Martin

Direction technique, son et vidéo Sam Serruys et Wilfrid Haberey

Assistant à la chorégraphie Sayouba Sigué

Administration de tournée Laure Louvat

Administration Liesbeth Stas

Diffusion Frans Brood Productions

Production Faso Danse Théâtre, Halles de Schaerbeek (Bruxelles)

Coproduction Maison de la Danse de Lyon, Torinodanza, Le Manège Scène nationale de Maubeuge, Le Tarmac (Paris), Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, Ankata (Bobo-Dioulasso), Les Récréâtrales (Ouagadougou), Festival Africologue, De Grote Post (Ostende).

Avec le soutien de la fédération Wallonie Bruxelles et de la Fondation BNP Paribas pour la programmation danse de le 71^e édition du Festival d'Avignon

Résidence musée des Confluences (Lyon)

En partenariat avec France Médias Monde

Spectacle créé le 15 février 2017 aux Halles de Schaerbeek (Bruxelles).

**AFRIQUE
SUBSAHARIENNE**

ENTRETIEN AVEC SERGE AIMÉ COULIBALY

Vos créations sont très souvent saluées pour leurs connexions directes avec ce que vit la société burkinabé. Un événement particulier a-t-il donné naissance à cette pièce ?

Serge Aimé Coulibaly : En 2014, une nouvelle révolution a éclaté au Burkina Faso. Le peuple refusait un énième changement de constitution qui aurait permis au chef de l'État, Blaise Compaoré, de se représenter pour un cinquième mandat. Il avait déjà passé 27 ans au pouvoir. La jeunesse et les artistes étaient des acteurs clés de cette révolte. Mais nous voulions beaucoup plus qu'un simple changement, nous réclamions l'espoir. La corruption était telle qu'il était impossible d'entreprendre quoi que ce soit sans être proche du pouvoir. Aujourd'hui, même si les dirigeants qui nous gouvernent sont toujours les mêmes, les verrous ont sauté, les gens sont vigilants, prêts à défendre leurs droits. Dans ce contexte, de mon point de vue, il est important qu'un artiste soit politiquement et socialement engagé.

Seraient-ce ces convictions qui vous ont donné l'idée de faire un spectacle à partir de la musique de Fela Kuti, porte-voix de la contre-culture et de la résistance nigériane ?

Il y a deux ans, quand j'ai commencé mes recherches, je ne connaissais que le mythe Fela. Je suis alors parti sur ses traces au Nigeria afin de me frotter à sa réalité, au monde dans lequel il a vécu en visitant les lieux de sa vie, en rencontrant une partie de sa famille. Ce voyage m'a aussi permis de me libérer, de prendre de la distance avec cette figure mythique. J'ai plutôt essayé de comprendre les mécanismes qui ont fait que cet homme est devenu un artiste révolté et engagé. Fela Kuti ne faisait pas de concessions. C'était un homme courageux et jusqu'au-boutiste. Ce trait de caractère a inspiré cette création qui expérimente une danse directe, violente, qui ne s'arrête jamais. Ce que je cherche à voir ici, c'est un danseur qui capte mon attention, me donne l'impression de parler avec son corps, sans jamais s'arrêter, car c'est de ce mouvement sans fin que naissent le récit et l'engagement chorégraphique de la pièce.

Ces questions se retrouvent-elles également dans le traitement de la musique de Fela Kuti qui est complètement réinterprétée dans la seconde partie de votre spectacle ?

J'ai passé plus d'un an à écouter la discographie de Fela Kuti. J'ai ensuite choisi certains titres que j'ai utilisés en répétition. Là, les choses se sont précisées. J'ai eu envie de créer d'autres ambiances. J'ai donc commencé à travailler avec Yvan Talbot, un compositeur, en lui demandant de remettre Fela au goût du jour. La musique d'Yvan est festive, populaire, elle donne envie de danser mais elle est aussi violente comme peut être le hard-rock. Elle possède un certain brin de folie aussi.

Comment avez-vous travaillé avec vos danseurs ?

Pour cette pièce, j'ai d'abord réuni une partie de l'équipe de ma pièce précédente, *Nuit blanche*, car j'avais déjà commencé à explorer avec eux un vocabulaire de l'ordre de la communication directe que je voulais continuer d'expérimenter.

Puis les autres interprètes sont rapidement venus nous rejoindre. Nous avons répété en partie à Bruxelles, à Lyon, à Ouagadougou mais aussi à Bobo Dioulasso, ma ville natale, où j'ai financé avec mes cachets un lieu ouvert à la création et à la jeunesse qui s'appelle Ankata que l'on peut littéralement traduire par « Allons-y ! ». Je leur ai demandé de me surprendre. J'ai toujours envie d'être surpris, c'est peut-être pour cela que je travaille beaucoup avec mes danseurs à partir d'improvisations, en leur posant des questions. Je leur ai demandé par exemple pour quoi, ou pour qui, ils seraient prêts à se sacrifier, ou pas. Mais quand je crée, j'ai aussi des choses bien précises en tête comme l'urgence qui a été un des principaux moteurs de la pièce. À quoi ressemble l'urgence physique du danseur ? Que veut-elle dire ? En tant qu'humain aujourd'hui, qu'est-il urgent de dire ? Comment doit-on agir, réagir ? À l'intérieur de tout cela, j'ai essayé de construire ma petite histoire.

Comment avez-vous conçu l'espace physique de la pièce ?

Pendant six mois, j'ai travaillé avec ma scénographe et ma vidéaste pour créer des ambiances. Mais le décor a évolué car nous l'avons testé en répétitions. Nous avons essayé de créer un lieu qui pourrait être futuriste, un *no man's land*, un lieu totalement indéfini. Un lieu capable de faire apparaître des images du monde mais aussi de notre avenir. La première partie, en noir et blanc, c'est le monde d'aujourd'hui, la peur, la violence, l'indifférence qui nous rattrape constamment. La seconde partie, en couleur, raconte un peu la laideur du monde parce que nous sommes dans un lieu de décadence. Passer du noir et blanc à la couleur, c'est aussi une fantaisie artistique et esthétique. C'est également une métaphore pour dire que les situations de guerre sont aussi porteuses d'espoir. Pour cette scénographie, nous nous sommes surtout inspirés du Shrine. Ce lieu était un temple où Fela priait avec ses spectateurs mais aussi une boîte de nuit où il donnait ses concerts. C'était à la fois un lieu où résonnent l'espérance mais aussi la laideur du monde ; un lieu propice à l'éveil des consciences politiques. Les murs du Shrine était couverts de phrases, de mots, d'images aussi. Les textes projetés sur scène sont une combinaison de phrases qui auraient pu être dites par Fela, ou par le philosophe slovène Slavoj Žižek. Ce ne sont pas des vérités, mais des idées qui dérangent. Ces phrases n'apaisent pas, elles provoquent, invitent à la réflexion. Elles engagent comme les images d'archives que nous utilisons : des images de la NASA où l'on voit l'action des drones américains, des scènes de destructions, des foules qui marchent, déplacées par les guerres. Il y a toujours, quelque part, des gens qui marchent vers un avenir qu'ils espèrent meilleur. Pour moi, la marche, c'est la marche du monde, la nature de l'humanité. Ce qui est formidable dans la marche, c'est qu'elle porte en elle la capacité de transformer le monde. La marche est transformation : les marcheurs qui arrivent dans un pays participeront à la construction de ce pays pour longtemps. C'est la réalité de l'humanité, son espoir. Et aussi le sujet de la pièce qui est une sorte de marche, de transe, sans fin.

—
Propos recueillis par Francis Cossu